

MESSMER

Comment l'hypnose a changé ma vie



*Je dédie ce livre à toutes les personnes
qui ont fait partie de mon cheminement,
en commençant par mon grand-père Lucien,
mes parents, mes frères et ma sœur,
mes deux fils ainsi que leur mère.*

*Et bien sûr, à ma chérie Sophie,
qui partage ma vie et qui m'a donné, avec Soleil,
la chance de connaître encore une fois
le bonheur d'être papa.*

*Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2019
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

En guise d'avant-propos

Je m'appelle Éric Normandin, mais, en 1995, j'ai décidé de me faire connaître sous le nom de Messmer, en hommage à Franz-Anton Mesmer, l'un des plus célèbres pionniers de la science de l'hypnose qui a marqué le XVIII^e siècle. Je suis né en 1971 et j'ai grandi à Saint-Césaire, une petite ville du Québec, dans une famille plus atypique qu'on pourrait le croire. Quarante-sept ans plus tard, je parcours la planète en exerçant le métier de fascinateur. Je crois au pouvoir de l'esprit. Grâce à lui, j'ai réalisé mes plus grands rêves : faire découvrir l'hypnose et ses vertus au public tout en le divertissant.

Dire que tout cela a commencé grâce à un livre sur ces fameux pouvoirs de l'esprit que mon grand-père Lucien m'avait refilé sans conviction, un peu pour s'en débarrasser... Ce livre, je l'ai aussitôt baptisé « le Grimoire ». Sans que je le sache alors, ma vie venait de basculer.

Messmer

Aujourd'hui, c'est à mon tour de vous proposer un livre, mon livre. L'occasion pour moi, par ce biais, de revenir sur mon parcours qui, vous vous en doutez bien, n'est pas banal. Mais ce que je souhaite surtout, c'est m'adresser aussi bien à celles et ceux qui croient que le pouvoir de l'esprit peut changer leur vie à jamais qu'à celles et ceux qui en doutent.

Vous découvrirez, en lisant ces pages, qu'il m'a fallu du temps pour m'apercevoir que j'étais guidé par cet incroyable pouvoir. Lorsque je l'ai enfin compris et que j'ai fait confiance – en pleine conscience – à la puissance de l'esprit, j'ai su, après bien des détours et des déconvenues, prendre les meilleures décisions pour réaliser mes rêves...

Puisse mon livre, je l'espère sincèrement, vous aider à réaliser les vôtres.

Je suis Messmer et voici mon histoire.

– 1 –

Saint-Césaire et ses mystères

Je suis né le 2 août 1971 à Saint-Césaire, une petite ville située à quelque soixante kilomètres de Montréal. Dernier d'une famille de cinq enfants, arrivé sept années après Sylvie, la cadette. C'est sans doute à cause de cette venue tardive que, dès ma petite enfance, j'ai toujours eu l'impression que quelqu'un, quelque part, veillait sur moi... On commence par être le chouchou de ses frères et sœur aînés, et on s'habitue à ce que la vie se charge de vous donner une petite tape sur l'épaule, un coup de pouce qui vous sert d'impulsion quand vous en avez besoin.

On dit souvent que tout se décide à l'enfance. Or, dès mon très jeune âge, j'ai su « voir » ou du moins percevoir le côté étrange, inhabituel, la face cachée des gens et des lieux. Et Saint-Césaire, à mes yeux, n'en manquait pas.

Pourtant, le Saint-Césaire du début des années 1970 n'avait plus rien du Québec profond des années 1950, celui où l'Église catholique gardait ses fidèles dans l'obédience religieuse et une relative ignorance. Mais certaines traditions pour le moins archaïques persistaient. Prenez mes parents : ils se rencontrent au début des années 1960 au snack-bar du coin où se retrouvent leurs bandes d'amis respectives. Ma mère a seize ans et mon père dix-sept. Ma mère tombe enceinte. Aussitôt, c'est le branle-bas de combat, et le scandale ! Cet enfant né hors des liens sacrés du mariage doit être confié à l'adoption, disent les parents. Inconcevable pour mon père. Finalement, ils se sont mariés et mon frère François est né six mois plus tard. Ils n'ont jamais regretté leur geste ; j'en suis la preuve ultime.

Je vous parlais des endroits étonnants ou singuliers de Saint-Césaire. Il y en a un qui me tient particulièrement à cœur ; c'est une modeste maison où mes parents ont habité quelque temps. Il faut savoir que je ne suis pas le premier ex-habitant de Saint-Césaire à avoir acquis au fil des années une réputation de faiseur de miracles. Dans mon cas, elle est exagérée. Mais pas dans celui du frère André.

Le frère André, de son vrai nom Alfred Bessette, est le premier homme d'Église québécois à avoir été canonisé, en 2010. De son vivant, il vouait un véritable culte à saint Joseph pour lequel il a fait ériger le célèbre oratoire qui domine Montréal. Le frère André, connu pour ses talents de guérisseur, avait

Comment l'hypnose a changé ma vie

été nommé « le thaumaturge » après que, parmi les milliers de malades venus le voir dans l'espoir d'une guérison, certains avaient en effet proclamé avoir été libérés de leurs maux par le saint homme. Ces guérisons étaient-elles attribuables au seul pouvoir de l'esprit ? Peut-être, il ne m'appartient pas d'en juger. En revanche, je sais que le frère André a longtemps vécu à Saint-Césaire, dans la maison qui serait plus tard celle de mes parents, et sans doute celle où j'ai été conçu. Mes parents, impressionnés par cette histoire, ne manquaient d'ailleurs jamais de me le rappeler d'une voix feutrée chaque fois que nous passions devant.

Des années plus tard, alors que je tenais un cabinet d'hypnothérapie et que, grâce à cette science, j'aidais des gens à combattre certaines de leurs addictions ou de leurs phobies, je ne pus m'empêcher de penser que l'esprit bienveillant du saint homme avait peut-être protégé la maison et veillé sur ses habitants, quand il ne leur avait pas transmis une partie de ses dons...

D'une manière différente et bien plus fantaisiste, un autre endroit de Saint-Césaire est gravé dans ma mémoire jusqu'à se retrouver dans mes spectacles. À l'époque, comme aujourd'hui d'ailleurs, au Québec, le moindre recoin de pays, le moindre village, petit ou grand, pouvait compter sur une attraction touristique originale, souvent inventée de toutes pièces : un festival, une fête gourmande, un théâtre d'été. Notre petite ville ne faisait pas exception : nous avions le Village du Capitaine Bonhomme.

Le Capitaine Bonhomme était un personnage truculent de la télévision, inventé par le comédien Michel Noël. À chaque diffusion quotidienne, les enfants – et même certains adultes – étaient retenus captifs devant leur poste par ses récits de voyages qui, sans être de complets mensonges, étaient pour le moins truffés d'exagérations. Nous le savions tous et cela faisait partie du jeu. Le Capitaine finissait toujours ses récits extraordinaires par sa célèbre phrase : « Les sceptiques seront confondus ! » Une phrase qui m'a beaucoup marqué, à tel point que, des années plus tard, je m'en suis souvent servi dans mes propres spectacles. Le Village du Capitaine Bonhomme était la preuve que, avec un peu de bonne volonté et d'efforts, les rêves les plus fous pouvaient devenir réalité. Y compris dans une petite ville comme Saint-Césaire.

Au bout de quelques années, ce fameux village a été transformé en Village du Far West. Ai-je été déçu ? En aucun cas. D'autant que la prison où l'on enfermait les voleurs était dotée d'une trappe secrète par laquelle on pouvait s'évader et se retrouver en pleine nature. Pas plus fou qu'un autre, j'ai aussitôt compris qu'en faisant le chemin inverse, on pouvait entrer sur le site sans payer. C'est aussi cela, le pouvoir de l'esprit ! Savoir tourner une situation... à son avantage.

La vie suivait son cours à Saint-Césaire, avec ses hauts et ses bas. Mon père, qui avait perdu son emploi à l'usine Renault du coin, a été engagé comme pressier à « la Ballin », la manufacture de vêtements. Pour

Comment l'hypnose a changé ma vie

réussir à joindre les deux bouts, ma mère l'y a bientôt rejoint comme couturière. Il manipulait une lourde et brûlante presse à pantalons, tandis qu'elle posait des étiquettes sur des milliers de pièces de vêtements.

Pendant que mes frères et sœur allaient à l'école, j'étais gardé par la famille Brien, de bons amis de mes parents. Je devais avoir quatre ou cinq ans lorsque j'ai fait chez eux une expérience troublante dont je garde un souvenir vivace. J'avais pour compagnon de jeu Finette, la petite chienne des Brien qui ne me quittait pas d'une semelle. Ce jour-là, cette dernière se tenait tranquillement sous les marches de l'escalier qui menait à la porte d'entrée de la maison, quand, sans raison apparente, je me mis à la fixer intensément dans les yeux. D'abord par jeu, puis comme mû par une force supérieure. Sans ciller et sans dire un mot. Longtemps. Finette, comme captive de mon regard, s'est finalement mise à japper furieusement après moi, m'interdisant même l'entrée de la maison, comme si je représentais soudain un danger. Peut-on parler d'hypnose ? Je ne sais pas. Toujours est-il que Finette, avant quiconque, pressentait déjà quelque chose chez moi dont je n'avais pas conscience et qui me rendait peut-être un peu différent des autres. Elle ne m'en a pas voulu puisque nous avons repris nos jeux, mais je n'ai pas recommencé l'expérience de sitôt, du moins pas avec elle.

J'adorais rendre visite à mon père à la manufacture. Et j'avais beau n'être qu'un gamin, je m'en souviens

encore très bien, surtout du jour où j'ai failli y être estropié à vie ! Alors que je déambulais fièrement entre les machines, avec l'insouciance de ma jeunesse, j'ai placé mes mains sur la planche à presser, ignorant tout du danger que cela représentait. C'est mon père qui, mû par une intuition, a tourné la tête à cet instant précis et arraché mes mains de la table, juste avant que la presse ne s'écrase sur elles et ne les brûle – ou broie – irrémédiablement...

Malheureusement, peu de temps après cet événement qui aurait pu tourner à la tragédie, courant 1983, la Ballin, en proie à des difficultés économiques, a dû se séparer d'une partie de ses employés. Mes parents, comme beaucoup d'autres, se sont retrouvés au chômage. Mon père a dû revendre à perte la maison familiale qu'il venait d'acheter, et les années qui ont suivi ont été éprouvantes financièrement. Mais, même si parfois il a fallu poser des sous noirs¹ sur la table de la cuisine, nous nous en sommes sortis...

Mon père, ce héros, ne s'est pas contenté de sauver mes mains ; il m'a aussi sauvé la vie, quelques années plus tard. Je m'explique. Il existe une tradition solide chez les Québécois – même ceux dont les revenus sont modestes – consistant à louer un chalet pendant les vacances, idéalement près d'un plan d'eau. Ma famille ne faisait pas exception. L'été de mes six ans, mes parents avaient donc loué sur les bords de la rivière Yamaska – dont les eaux, à l'époque, n'étaient

1. L'équivalent en France de pièces jaunes (NdE).

Comment l'hypnose a changé ma vie

pas très ragoûtantes – une petite maison de bois qui avait plutôt des airs de cabanon avec ses toilettes au fond de la cour. Notre paisible habitat était si délabré que mes cousins et moi n'hésitions pas à immortaliser l'empreinte de nos mains pleines de peinture sur les murs intérieurs du chalet, sans crainte de nous faire réprimander. (Il se trouve que j'y suis passé récemment et qu'on peut encore les voir. Bien qu'ému par cette trace de mon passé, j'ai été amusé de constater que la maison n'avait toujours pas été rénovée...)

Mais revenons aux vacances. À la suite d'une de ces bévues dont j'avais le secret, je me suis retrouvé avec un bras dans le plâtre qui pesait une tonne ; du moins c'est ce qu'il me semblait. Un après-midi, tandis que mes parents, oncles et tantes vaquaient à leurs occupations dans le chalet, mes deux cousins et moi-même sommes partis jouer près de la rivière, en dépit des avertissements des adultes. J'avais beau avoir un bras dans le plâtre, il m'était impossible de résister à l'appel de l'aventure. Les rives étaient terriblement boueuses, et il s'est produit l'inévitable : en voyant mon cousin s'engluer dans la vase, j'ai tenté de reculer, mais j'ai perdu l'équilibre et suis tombé à l'eau, tête la première, le poids de mon plâtre m'attirant irrésistiblement vers le fond. Mes cousins, du même âge, pas plus dégourdis que moi et craignant les reproches, sont rentrés aussitôt au chalet sans mot dire. Quand on leur a demandé où j'étais passé, ils ont répondu candidement : « Dans l'eau. » Ce qui a eu au moins le mérite d'être la vérité. Mon père a

immédiatement compris et, conscient du danger, s'est précipité à la rivière. Et moi, pendant ce temps ? Je m'en souviens comme si c'était hier : sous l'eau, je regardais calmement le ciel à travers le prisme de l'eau boueuse. J'étais tranquillement en train de me dire que j'allais mourir, quand une voix intérieure m'a dit (et ce sont les mots exacts) : « Tu ne dois pas mourir : tu as encore beaucoup de voyages à faire. » Je m'entends mentalement répondre : « D'accord, mais il va falloir que j'apprenne à respirer plus longtemps sous l'eau. » Et c'est à cet instant que j'ai senti mon père m'arracher à ma « quasi-tombe » aqueuse. Sans doute est-ce cette fois-là que j'ai découvert que mon destin était tracé et qu'il existait un pouvoir qui m'aiderait à suivre mon chemin. Aussi, qu'il faut toujours écouter sa voix intérieure.

De ce jour s'ensuivirent bon nombre de signes que je mettrais du temps à décrypter, alors même qu'ils se multipliaient autour de moi dans ma ville, dans ma vie, dans ma famille, quand ce n'était pas dans ma maison auprès des miens...

– 2 –

Ma famille, M. Lalancette et moi

J'ai longtemps pensé que la plupart des gens étaient dotés de talents particuliers, que la prescience ou une certaine sensibilité aux forces de l'esprit n'avaient rien d'exceptionnel. Il n'en est bien évidemment rien. Mais, si j'en parle ici, c'est parce que j'ai fait cette surprenante découverte bien tardivement, au moment de quitter ma famille et ma région natale.

Comprenons-nous bien. Il ne s'agit pas de faire passer mes proches pour des sortes de sorciers. Rien ne serait plus faux : ma famille se composait de personnes sympathiques, saines d'esprit et occupées à travailler pour gagner leur vie. Mais celles et ceux qui, au cours des années, ont pu reconnaître que je suis doué d'un certain pouvoir de l'esprit, constateront que le vieil adage dit vrai : la pomme ne tombe jamais loin du pommier.

Prenez mon père. Un homme sérieux et travailleur qui, pour rapporter de l'argent à la maison, a dû surmonter de graves problèmes de santé tels que des vertèbres cassées. Il s'agissait d'un homme timide qui bégayait, sauf quand venait le temps de chanter... ou de nous gronder. Mon père était doté d'une forme de clairvoyance si exceptionnelle que nous avons fini par le surnommer « le Scanner ». C'est d'ailleurs sans doute à cette clairvoyance que je dois d'avoir échappé de peu à la mutilation et la mort. Fort heureusement, mon père y recourait également dans des circonstances moins dramatiques. Ainsi, chaque fois qu'un de mes frères ramenait une nouvelle petite amie à la maison, mon père la regardait intensément, sans mot dire. À peine la jeune fille était-elle partie que mon père se tournait vers mon frère et rendait son verdict : « Celle-là, elle n'est pas faite pour toi : elle va te causer des problèmes. » Mon frère, quoiqu'un peu dépité, faisait fi du jugement du père. Mais le bougre avait toujours raison...

Et que dire de mon oncle qui avait des dons de guérisseur et, je dois bien l'avouer, des méthodes particulières (même si j'ai appris par la suite que certains de mes amis comptaient également, au sein de leur famille, des guérisseurs aux méthodes tout aussi singulières) ? Voici en quoi consistait son étonnante approche. Mon oncle vous « volait » littéralement votre maladie. Par exemple, si vous alliez le voir pour une mauvaise grippe, vous ressortiez de chez lui en bonne santé. Il avait en quelque sorte « aspiré » votre

Comment l'hypnose a changé ma vie

maladie ; autrement dit, vous étiez guéri, mais lui était malade comme un chien et devait s'atteler à sa propre guérison. Une grande âme...

J'avais également un oncle capable de stopper les hémorragies à distance. J'aurais eu grand besoin de lui le jour où, l'année de mes sept ans, j'ai eu le nez cassé alors que j'assistais à un match de baseball amateur dans mon quartier. Bien installé contre une palissade, non loin du frappeur, j'avais une vue parfaite sur les différents postes. Soudain, le frappeur a commis l'erreur du débutant : en frappant la balle, il a lâché sa batte qui est partie dans les airs avant de retomber pile sur mon visage. Aussitôt, le sang s'est mis à couler à flots de mon nez en chou-fleur – à tel point que, paniqué à l'idée d'en manquer, je me suis mis à le boire ! Mon père, qui n'était jamais loin, m'a aussitôt emmené chez le médecin le plus proche. Ce dernier, se bornant à demander si je supportais bien la douleur, m'a redressé le nez d'un coup sec. Sur le trajet jusqu'au cabinet médical et lors de cette intervention un peu brutale, je me rappelle m'être concentré sur l'insoutenable douleur que j'éprouvais afin de la faire refluer. Ne me focalisant que sur elle jusqu'à la faire disparaître. Et cela a marché ! Sans le savoir et de manière complètement intuitive, j'ai ce jour-là pratiqué l'autohypnose, l'une des premières techniques qu'un hypnotiseur doit maîtriser et que j'utilise aujourd'hui encore dans la vie de tous les jours. J'avais tout juste sept ans et déjà l'hypnose faisait, à sa façon, partie de ma vie.

Messmer

Parmi les personnes pas tout à fait comme les autres que j'ai connues enfant, il en est une que je dois citer : M. Lalancette, dont mon grand-père, sans raison particulière, s'était toujours méfié...

M. Lalancette était une célébrité locale, car il avait la réputation de faire bouger les objets à distance. Un jour que mon grand-père avait grimpé au sommet d'un poteau pour y réparer un fil cassé, M. Lalancette est passé tout près de lui, sur le chemin. Au même moment, mon grand-père a eu la nette impression qu'une force invisible l'agrippait par les épaules et tentait de le faire tomber au sol. Tandis qu'il s'accrochait de toutes ses forces au poteau, il a tourné la tête et vu le père Lalancette s'éloigner en ricanant. Il n'en a jamais démordu. Une fois redescendu de son poteau et remis de sa frayeur, il s'est juré de ne plus jamais être victime des pouvoirs mystérieux du sinistre voisin. Et c'est ainsi que ma vie allait à jamais basculer. Car grand-père Lucien, afin de se protéger de ce coquin de Lalancette, a décidé de se rendre dans un village voisin de Saint-Guillaume où il résidait pour faire l'achat d'un livre. Et quel livre !

Grand-père Lucien et le Grimoire

Mais de toutes les figures remarquables de mon enfance, mon grand-père, sans conteste, fut l'une des plus marquantes. De taille plutôt modeste, adorant les animaux avec lesquels il semblait communiquer, il était pour cette double raison devenu jockey. Plus précisément, conducteur de *sulky*, ces toutes petites voitures traînées par des chevaux qu'on voit dans les hippodromes. Si le terme *sulky* veut dire « boudeur » en anglais, grand-père Lucien ne l'était pas. Un peu méfiant, peut-être. Surtout en ce qui concernait le bonhomme Lalancette. Mais comment le lui reprocher après l'épisode du poteau ?

Jockey n'était pas la seule source de revenus de mon grand-père, ce métier, dans le Québec d'alors, ne nourrissant pas son homme. Plus particulièrement un homme qui aimait se retrouver sur les hippodromes

de Montréal ou Trois-Rivières pour y faire des paris. Entre deux courses, puis après sa retraite des paddocks, il fut aussi commerçant en animaux de toutes sortes. C'est pour cette raison qu'il sillonnait le Québec, allant de ferme en ferme avec ses bêtes, et j'aime à penser aujourd'hui que nos modes de vie un peu nomade ne sont pas sans similitudes. Peut-être ai-je pris goût au voyage en le voyant si souvent sur les routes, moi qui me régalaïs de toutes les anecdotes qu'il rapportait de ses périples. Jusqu'au jour de sa rencontre fatidique avec Lalancette...

Je dois avouer que lorsque, des années plus tard, j'ai intégré le récit de mon grand-père accroché à son poteau à mon tout premier spectacle, je l'ai quelque peu dramatisé en inventant le personnage de la sorcière indienne Pangella qui, à ce que j'en disais, aurait protégé mon grand-père d'un orage électrique. La vérité est plus prosaïque. C'est en allant acheter ce fameux livre qu'il s'est protégé : un important manuel sur l'hypnose dans lequel il pensait trouver les outils nécessaires pour parer aux manigances de Lalancette. Ce livre allait changer ma vie. Pas celle de grand-père, n'en déplaisent à ses espoirs déçus.

Avant d'aller plus loin, sachez que ce livre m'est si précieux que, tel un artefact sacré, je le conserve dans un coffre-fort dont je suis le seul à détenir la clef. Il est marqué par les stigmates du temps et de mes nombreuses consultations. Et même si je peux presque en réciter le contenu par cœur, j'ai besoin de le relire régulièrement. Il m'est également arrivé, au

Comment l'hypnose a changé ma vie

cours de mes diverses aventures aux quatre coins de la planète, d'en trouver un ou deux exemplaires en fouillant dans les magasins d'antiquités, exemplaires que je me suis empressé d'acheter pour pouvoir les offrir à mes enfants et préserver mon précieux exemplaire des assauts du temps, de l'usure ou d'une quelque autre catastrophe !

Par discrétion et par superstition, je n'en révèle jamais le titre exact lorsque je l'évoque dans mes spectacles. Mais laissez-moi vous confier un secret : il est fort bien fait et très complet en ce qui concerne la science de l'hypnose et les pouvoirs de l'esprit. Je vous accorde qu'il a un peu vieilli : certaines affirmations quant aux pouvoirs presque illimités de l'hypnotiseur feraient sans doute sourciller mes amis chercheurs au CNRS¹. Mais peu importe, il reste pour moi un *très grand* livre.

C'est d'ailleurs ce qu'a pensé mon grand-père quand il l'a parcouru la première fois. J'ignore s'il y a trouvé les réponses qu'il cherchait dans ses batailles contre M. Lalancette. Ce que je sais en revanche, c'est que ses lectures lui ont suggéré une idée étonnante, celle d'hypnotiser ses chevaux pour améliorer leurs performances sur les pistes de courses québécoises. Je ne sais pas avec quel sérieux il s'est mis à l'ouvrage, mais force est de constater que les résultats n'ont pas été probants. Grand-père le jockey n'est pas devenu riche et n'a pas inscrit son nom parmi les records historiques

1. Centre National de Recherche Scientifique de Paris.

de course en sulky. Ce qui ne veut pas dire – loin de là – que l'hypnose ne peut pas se pratiquer sur les animaux comme on a pu l'entrevoir avec Finette. Mais déçu de son échec, grand-père, lui, s'est totalement désintéressé de l'hypnose. Et il a eu ce geste fondateur : donner le fameux manuel à son fils, mon père. La suite allait se révéler pleine de rebondissements.

Un dernier mot sur grand-père Lucien à qui, d'une certaine manière, je dois tout. Des années plus tard, alors que ma carrière d'hypnotiseur était en plein essor, et qu'il m'avait vu faire une démonstration de mes talents à la télévision, il a enfin eu la preuve que son intuition était la bonne et que l'hypnose fonctionnait bel et bien. Malgré tout, je crois qu'à ses yeux cette science conservait un caractère quelque peu magique qui échappe aux profanes. Ainsi, profitant un jour de mon retour au bercail et convaincu de mes pouvoirs, il m'a tout naturellement pris à part afin de me demander si ces derniers lui permettraient d'acheter la voiture de ses rêves. Bien que désolé de le décevoir, je lui ai plutôt conseillé de consulter son banquier pour ce type de demande... Où que tu sois aujourd'hui, Lucien, merci pour tout. Et bonne chance si tu croises le bonhomme Lalancette !

Revenons-en au Grimoire. Lorsque mon père, à l'occasion d'un repas familial, a mentionné cet ouvrage que mon grand-père lui avait donné, cela a provoqué une étonnante controverse. Ma mère, qui n'aimait pas tellement ce qui s'éloignait du rationnel

Comment l'hypnose a changé ma vie

et du quotidien, n'était franchement pas pour que ce livre ait droit de cité dans la maison, avec toute la belle jeunesse influençable autour de la table. Mes aînés, dans une approche très prosaïque, affirmaient que de toute manière les enseignements du fameux livre ne fonctionnaient pas ; l'échec du grand-père avec ses chevaux en était la preuve. Pour ma part, du haut de mes sept ans, je trépignais sur ma chaise en réclamant le droit de le regarder. C'est ce qui a décidé mon père à sortir de son mutisme et à rendre un jugement digne de Salomon : nous garderions le livre, mais il ne serait pas accessible aux plus innocents, de manière à ce que je ne puisse pas mettre la main dessus ! Or qu'y a-t-il de plus attirant, surtout pour un gamin de sept ans, qu'un objet frappé d'interdit ? Et qu'y a-t-il de plus alléchant que de savoir cette chose interdite à portée de main ? J'étais déjà d'un naturel curieux, et tout ce qui était inconnu m'intriguait...

Mes parents avaient donc caché le fameux livre quelque part dans notre maison, qui n'était après tout pas très grande. Afin de n'éveiller aucun soupçon, j'ai joué à l'enfant sage et me suis plié à la discipline familiale. Jusqu'au lendemain. En effet, je rentrais toujours de l'école vers 15 h 15, mes frères et ma sœur une heure plus tard. Et mes parents une heure encore après eux. J'avais donc amplement le temps et le champ libre pour me transformer, tel le Capitaine Bonhomme, en explorateur. Durant mes recherches, j'avais l'impression d'être guidé par une force

intérieure. Peut-être – ou bien faisais-je simplement preuve d’une imagination débordante, comme tout enfant beaucoup plus jeune que ses frères et sœur, et donc souvent livré à lui-même.

Toujours est-il que j’ai eu vite fait de découvrir l’objet de ma convoitise, caché dans la chambre de mes parents au fond d’un panier d’osier sous une pile de vêtements. Dès l’instant où j’ai mis la main dessus, il ne s’est plus agi d’un simple livre. Il est devenu *mon grimoire*. J’avais croisé ce mot dans mes lectures de chevaliers, et il avait frappé mon imagination.

J’ai donc plongé le nez dans le Grimoire, convaincu de le trouver aussi passionnant que mes bandes dessinées d’Achille Talon que je dévorais alors. Le résultat fut bien au-delà de mes attentes, un peu comme une révélation dont on n’a pas conscience ou qu’on ne s’avoue pas. J’ai découvert un monde de possibilités, un univers dont j’ignorais jusqu’alors l’existence : celui de l’hypnose et de la puissance de l’esprit. Cette puissance de l’esprit qui permet de contrôler son propre destin : vaincre ses faiblesses et croire en son potentiel. Cet esprit, cette puissance en devenir, elle est en chacun de nous. Le corps a bien sûr ses limites ; il n’est pas ici question de forces surnaturelles. Mais je découvrirai au fil du temps que ce qu’on traite de « surnaturel » est parfois quelque chose de tout à fait naturel, mais que la science n’a pas encore compris. Au fil de ma carrière, j’accomplirai des choses qui étonnent. Qui m’étonnent moi aussi, en passant. Bien entendu, en

Comment l'hypnose a changé ma vie

ouvrant le Grimoire pour la première fois, je ne savais pas qu'un jour je serais capable de guider l'esprit des autres – toujours pour leur bien – en accédant à leur subconscient...

Chaque page me guidait sur un sentier mystérieux et insoupçonné qui finirait par ne plus faire qu'un avec mon existence. Avant tout, je commençais à découvrir que la meilleure manière de réaliser ses rêves et d'atteindre ses objectifs était de découvrir l'aspect positif de toute situation. Même les pires circonstances contiennent en elles le germe de la réussite. Tout tient à notre manière d'aborder les choses. Et j'aime à penser qu'une force me poussait gentiment, mais fermement, sur la bonne voie. Même si j'étais loin, très loin d'y arriver.

Mes parents avaient sans doute oublié la présence de ce livre dans leur panier de linge. Tant mieux ! Quant à moi, tous les jours, en rentrant de l'école, je me replongeais dans ma lecture. J'étais encore très jeune et on pourrait croire que certains des éléments contenus dans le livre me dépassaient largement. Des notions comme la programmation neurolinguistique, la visualisation ou le magnétisme animal m'échappaient un peu. J'aurais bien l'occasion de les approfondir au cours de ma vie qui commençait à peine. Pour le moment, c'était comme si cette lecture quotidienne m'élevait. Grâce à elle, je grandissais. Avec le recul, j'ai la conviction profonde que j'avais un lien privilégié avec cet ouvrage. Comme si un esprit me guidait dans ma lecture. Aujourd'hui encore, ce livre reste mon

talisman, et ce lien entre nous n'a pas changé. Ce n'est pas pour rien que, dans mon premier spectacle de grande envergure, je le brandissais sur scène. Même si, pour ne rien vous cacher, il ne s'agissait pas du vrai Grimoire, mais d'une copie.

Dans les faits, j'ai rapidement appris à ne pas trop parler de cette lecture. À ma famille d'abord. Mais aussi à l'école. Dans mon enthousiasme du début, je racontais à mes camarades que je comptais bien faire comme mon grand-père et parler aux chevaux, seulement, quelques-uns de mes camarades se sont mis à me surnommer « le Sorcier » à une époque où Harry Potter n'était pas encore l'idole de tous les jeunes. Cela ne m'a pas aidé à vaincre ma timidité, dont je souffrirais jusque tard. J'ai donc appris à me taire.

Au fil du temps, le Grimoire semblait avoir perdu, surtout aux yeux de ma mère, de sa sulfureuse aura. Ou peut-être mes parents l'avaient-ils oublié, ou étaient-ils à court de planques, étant donné que je le retrouvais systématiquement. Après tout, les parents aiment voir leurs enfants le nez plongé dans un livre. Au moins, pendant ce temps, ils se tiennent tranquilles et ne préparent pas de mauvais tours... Toujours est-il qu'au bout d'un certain temps j'ai même pu le lire sans plus avoir à me cacher.

J'ai réussi à garder le secret de mes lectures jusqu'à l'âge de quatorze ans, âge auquel, constatant les progrès que j'avais pu faire grâce à elles, j'ai décidé d'en parler. Ma grande révélation est tombée à plat. Et moi qui

Comment l'hypnose a changé ma vie

craignais leur réaction ! Mes parents n'y ont vu qu'une nouvelle anodine, la passion passagère d'un adolescent qui céderait bientôt sa place au sport, à la musique ou à la mécanique. Ils étaient loin de se douter que, dès que l'occasion se présentait, je réfléchissais sérieusement à la manière de mettre un jour en pratique ce que j'apprenais dans le livre : hypnotiser les gens ; les faire voyager dans le temps et l'espace ; leur faire revivre leurs tout premiers instants ; les guérir de certaines phobies ; parvenir à transcender leur peur du vide ; les faire chanter de l'opéra ou du Elvis Presley. Autrement dit, des rêves typiques d'un enfant à l'imagination débordante qui allait devenir un jour un adulte capable de les réaliser...

Je me suis même essayé aux voyages astraux. Étendu sur mon lit, la porte de ma chambre fermée à clef, je me concentrais profondément, les yeux fermés, jusqu'à avoir l'impression que mon esprit quittait mon enveloppe corporelle. Je m'élevais jusqu'au plafond de ma chambre et me mettais alors littéralement à flotter au-dessus de mon corps, regardant mon enveloppe charnelle d'adolescent de quatorze ans allongé sur son lit. Je lui disais au revoir et je partais faire une balade ailleurs, dans la cuisine, chez le voisin, dans un autre pays ou, pourquoi pas, dans l'espace. Cela peut paraître fou, mais j'y suis bel et bien parvenu et je peux donc assurer aux plus sceptiques que ces voyages existent et sont possibles. Mais j'ai beau être fasciné par le voyage astral et envisager d'étendre mes connaissances sur le sujet, pour mes déplacements plus quotidiens,

Messmer

rassurez-vous, j'opte comme tout un chacun pour d'autres moyens de transport plus traditionnels.

Mais, pour l'heure, je préférerais me donner un objectif plus concret et plus rapide à atteindre : réussir là où mon grand-père avait commencé à obtenir des résultats significatifs. C'est-à-dire hypnotiser un animal. Mon grand-père avait ainsi pu constater que ses poules étaient très réceptives à l'hypnose. Il était capable de les mettre en état de catalepsie, en touchant des points stratégiques du corps et en y exerçant une pression afin qu'elles couvent des œufs qui ne leur appartenaient pas. Pourtant, rien à faire, ses chevaux continuaient de brouter tranquillement dans le champ, sans avoir été le moins du monde affectés par ses nombreuses tentatives. Pour ma part, je gardais en mémoire ma curieuse aventure avec le chien des Brien et me disais que je serais tout à fait capable d'y parvenir. Restait à trouver le bon cobaye...

Le chien, le meilleur ami de l'hypnotiseur

Il était donc temps de passer à l'action. J'avais lu et relu mon grimoire ; j'en possédais la matière. Du moins je le croyais. Et je me disais qu'il serait logique que ma première vraie tentative d'hypnose se passe avec un animal. En effet, mon livre mentionnait que la chose était possible. Mais il m'avait aussi appris pourquoi mon expérience avec Finette avait tourné à la confrontation : on n'hypnotise pas les animaux des yeux sous peine de les apeurer, mais par le toucher, en faisant appel aux points hypnogènes, des zones particulièrement sensibles qu'on retrouve sur le corps et qui auraient été découvertes au XVIII^e siècle par un dénommé Mesmer... Il y en a plusieurs : sur le dessus du crâne, la nuque, la base du pouce, les articulations, etc. Il appartient à l'apprenti hypnotiseur d'apprendre à bien les manipuler. Et je ne demandais pas mieux.

À présent, il me fallait trouver mon sujet. Soudain, l'illumination ! Le chien de la ferme d'en face !

Il faut savoir que Saint-Césaire, du moins en 1978, était le genre de petite ville où l'on n'était jamais loin d'une ferme. Ce qui arrangeait bien les affaires et les finances de mes parents, eux qui avaient cinq enfants à nourrir et peu de moyens : on pouvait y acheter des fruits et légumes à un coût bien moindre qu'en épicerie. Du lait aussi, qu'il fallait en quantité – mes frères, ma sœur et moi étions de véritables veaux ! Je partais souvent avec mon père chercher des bidons de cinq gallons de lait, un lait recouvert d'une délicieuse crème épaisse.

Comme toute ferme qui se mérite, celle où nous avions nos habitudes avait un chien. J'ai oublié son nom, mais ce n'était sûrement pas Finette : les chiens de ferme sont généralement des molosses qui s'appellent Rex ou Blackie. Celui-là était grand, fort et d'une race non identifiée, une sorte de mélange entre un berger allemand et un collie. Mais c'était mon ami. À chaque visite, pendant que les hommes – le fermier et mon père – s'éloignaient en discutant de choses sérieuses comme le font les adultes, je restais avec mon ami le chien.

J'avais toute sa confiance et je me sentais un peu coupable de la trahir en l'utilisant pour ma première grande expérience d'hypnotiseur. Mais j'avais tort de penser ainsi. Pourquoi ? Parce que la relation entre l'hypnotiseur et son sujet est précisément fondée sur